

grand'chère sûrement, mais je sais que vous vous en contenterez. Sitôt que vous aurez fini, vous reviendrez ici, car je veux savoir tout au long où vous avez rencontré Even et pourquoi vous vous êtes attaché à lui. Ce n'est pas naturel qu'on montre tant de dévouement à un pauvre fol qui n'est ni votre frère, ni votre ami.

J'obéis sans mot dire, et une heure plus tard, assis sur une escabelle auprès de Naïc, je lui racontais sans omettre un seul point tout ce qui s'était passé depuis ma première rencontre avec Even, à l'auberge de Locronan.

Elle m'écoutait avec une profonde attention et sans m'interrompre.

Lui dormait toujours ; à peine semblait-il respirer...

—Je vois bien, dit-elle, que vous portez de l'intérêt à mon pauvre cher enfant, et vos intentions sont bonnes. Plus d'une fois, j'ai pensé comme vous qu'il avait pu emporter notre petite Aliette au moment de l'incendie, et la cacher quelque part. Il l'aimait tant !

—Est-ce que c'est sa fille ?

—Sa fille, oh ! non ! Even n'a jamais été marié ; c'est sa nièce, la fille de Louis, son frère cadet.

—Qu'est-il devenu ?

—Il est mort il y a bien longtemps et sa femme aussi. C'était sa mère, la vieille comtesse de Boccozel, qui élevait la petite.

—De Boccozel ? Aliette de Boccozel ?

—Oui, de quel air vous dites cela !

—C'est que..., mais, je ne voudrais pas vous donner un vain espoir...

—Parlez ! dites tout ce que vous savez !

La voix, le geste, le regard étaient si impérieux que je n'hésitai plus...

—Il y a une quinzaine de jours, dis-je, je me suis trouvé à Morlaix avec une jeune fille qu'on appelait Aliette et qui était, disait-on, une enfant trouvée, re